

PORTRAIT

Amin Maalouf, perpétuel « désorienté »



L'écrivain franco-libanais a été élu le 28 septembre secrétaire perpétuel à l'Académie française. Photo AFP

Des hauteurs de Ain el-Qabou aux sommets du 23, Quai de Conti, le fils de Ruchdi et Odette Maalouf cultive un flegme devenu légendaire et une discrétion en décalage avec son époque.

Caroline HAYEK et Stéphanie KHOURI

Adam est un « incurable étranger », « mal ajusté », dit-il, sur « la terre natale comme plus tard sur les terres d'exil ». Alors il pense son identité par-delà les frontières : quand d'autres sont loyaux à une terre, lui est fidèle à un idéal de liberté. Son pays, il l'a quitté sans se retourner. Il a longtemps songé au départ, comme une conviction qui grandit en sourdine. Et puis, à l'aube de sa vie, il est parti pour ne plus revenir. Il a laissé derrière lui cet Orient, ce passé « sans avenir » qui occupe encore certaines de ses pensées, mais désormais comme une idée triste. Inspiré de la vie d'Amin Maalouf – que *L'Orient-Le Jour* a tenté en vain de contacter –, le personnage principal des *Désorientés* (Grasset, 2012) est accusé par ses pairs d'avoir « trahi » ses racines. Mais contrairement à son géniteur, lui n'a pas été érigé au fil des ans en ultime représentant d'une « success-story » libanaise. Un symbole de la réussite « de l'autre côté » qui en fait presque oublier son message : un humaniste en décalage avec son époque qui n'a pas grand-chose du « Levantin » stéréotypé auquel on a voulu le réduire. Amin Maalouf, l'antichauvin, refuse les déterminismes de naissance tout comme il refuse les passions identitaires. L'homme n'est pas un arbre pour avoir des racines, écrit-il. Mais si la légende s'est en partie construite sur un malentendu, l'homme est bien le produit d'une histoire qui commence de ce côté-ci de la Méditerranée.

Le fils de Ruchdi et d'Odette Maalouf voit le jour à Beyrouth, au lendemain de l'accord israélo-égyptien du 24 février 1949, premier d'une série d'armistices mettant fin à la guerre israélo-arabe de 1948-1949. C'est en Égypte, où ses grands-parents maternels avaient trouvé refuge après avoir été contraints de fuir Istanbul en 1915, qu'il vit ses premières années. Jusqu'à ce qu'en décembre 1951, une série d'émeutes contre la tutelle britannique, plus connue sous le nom d'« incendies du Caire », pousse le

clan au départ. Cet événement fait comprendre à sa famille maternelle, les Ghossein, « qui jusque-là s'était sentie égyptienne, qu'elle serait à jamais étrangère dans son pays et qu'elle devrait se préparer à l'abandonner », racontera l'écrivain, bien des années plus tard dans des entretiens accordés à Egi Volterrani, son traducteur italien. Les souvenirs de ses ancêtres, chassés et spoliés, feront de lui un « exilé avant l'exil, quelqu'un qui a toujours su de science certaine qu'aucun empire n'est éternel, qu'aucune fortune n'est acquise », dira de lui Jean-Christophe Rufin, lors de son entrée à l'Académie française en 2012.

Un cœur ailleurs

À Beyrouth, où le couple Maalouf s'installe, le jeune Amin se sent déjà un peu étranger. Il est loin de nourrir pour la capitale la même attache viscérale qu'à son petit village de montagne, Ain el-Qabou. « J'avais constamment le sentiment d'habiter (Beyrouth) pour des raisons de commodité, mais d'avoir laissé le cœur ailleurs. » Marcel Pagnol louait les collines provençales de son enfance, Amin Maalouf, lui, s'inspire du village paternel et ses lacis de ruelles bordées de pins, reconnaissable dans *Le Rocher* de Tanios, imprégné des « hakawati » traditionnels de sa jeunesse. Dans cette bourgade gorgée de soleil et où les enfants s'aventurent entre les formations rocheuses, le grand-père, Boutros, « qui se voulait citoyen ottoman », avait fondé une école. « Sans lui, nous serions tous restés à cultiver nos vers à soie », raconte-t-il en 1993 à l'AFP Youssef Ghossoub, un ami du clan. La famille Maalouf étant de culture protestante, Ruchdi est naturellement poussé vers l'Université américaine de Beyrouth, où il étudie le journalisme, avant d'obtenir un doctorat en philosophie aux États-Unis. Brillant journaliste, poète, écrivain, critique d'art et peintre, le directeur du quotidien *al-Jarida* est également perçu comme un conférencier de talent, pour qui « la culture doit primer sur la politique. » Si l'anglais domine à la maison, c'est en français qu'Amin Maalouf s'instruit dès 1955 chez les jésuites de Notre-Dame de Jamhour, condition sine qua non de sa mère grecque-catholique, au mariage. Ses trois sœurs sont, quant à elles, envoyées chez les religieuses de Besançon.

Chaque matin de la semaine, le jeune Amin attend l'autocar entre le quartier de Badaro et le musée national. « C'était un excellent élève, studieux et cultivé, aussi fort en français qu'en arabe, plutôt attiré par la littérature, l'histoire et la géographie que par les sciences », se remémore l'ami de plus de 60 ans, compagnon de bus et de classe, Joseph Maïla, professeur de relations

internationales à l'Essec (Paris). Nous sommes au milieu des années 1960, et dans cet antre de la rigueur et de l'excellence, l'immense bibliothèque des pères est alors la principale source de l'éveil intellectuel des collégiens. À la maison, le jeune adolescent reste happé par sa radio dernier cri. Dans le trombinoscope de la promotion 66, l'on découvre ces quelques lignes au-dessus d'une photo de l'adolescent à lunettes : « Amin Maalouf, nature secrète, féru de géographie et de politique. Spécialité : entendre les nouvelles à toutes les heures, dans toutes les langues. Sera journaliste. »

« On voulait changer le monde »

Dès 1966, à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, le jeune Amin épeluche les ouvrages de sociologie et d'économie, et à l'École des lettres, dévore les grands classiques de la littérature occidentale. Mais ce sont surtout les années de la fièvre étudiante, des luttes politiques et des rêves de changement. La débâcle arabe de 1967 bouleverse un équilibre déjà fragile. Au tournant des années 1970, le Liban n'a pas encore sombré dans le

C'était notre génération, on avait de grands rêves

fracas des armes, mais la jeunesse s'insurge déjà contre la classe politique et les travers du confessionnalisme. « On voulait changer le monde, c'était notre génération, on avait de grands rêves », se souvient son ami de l'époque, l'ancien ministre de la Culture et président de l'Université Saint-Georges, Tarek Mitri. Alors que la présence palestinienne clive l'opinion publique et que l'Organisation de libération de la Palestine monte en puissance aux lendemains des accords du Caire (1969), Amin Maalouf et ses amis font partie d'une génération qui se politise à vitesse grand V. « Nous étions une jeunesse mobilisée lors de diverses manifestations, notamment contre la présence palestinienne », se souvient Joseph Maïla. Mais même au plus fort de son engagement, Amin Maalouf reste fidèle à sa nature pondérée. « C'était quelqu'un qui réfléchissait, qui ne se laissait pas emporter : il n'a jamais été ce militant aveuglé par la cause qu'il défend », renchérit M. Mitri.

C'est également à l'USJ qu'il rencontre Andrée, jeune éducatrice spécialisée, qu'il épouse en 1971 et avec qui il a trois fils. Marchant dans les pas de son paternel, il rejoint la même année la rédaction du quotidien *an-Nabar* pour lequel il continuera de contribuer après son départ vers la France en 1976. Il rêve déjà d'autre chose : de contrées lointaines, de paysages nouveaux, d'histoires, petites et grandes. Ses débuts au *Nabar* lui offrent une entrée en la matière. Il y couvre des questions d'actualités internationales et s'initie aux reportages. Il s'envole pour l'Éthiopie, dé-

couvre le Vietnam, arpente l'Afrique. « Lorsqu'il rentrait, nous passions des heures à l'entendre raconter ce qu'il a vu et les réflexions que ces expériences suscitent chez lui », se rappelle Tarek Mitri.

Revenant à peine d'un reportage en Asie, il est témoin du massacre de Ain el-Remmané, le 13 avril 1975, considéré comme le déclencheur de la guerre civile. Une scène qui se déroule sous les fenêtres du petit appartement du couple, contraint de fuir vers la montagne. « Il était probablement le seul d'entre nous à réaliser que cette guerre allait se prolonger indéfiniment. Le nous a dit : ce sera très long, je m'en vais », se remémore Tarek Mitri. Il s'envole à Paris, d'abord seul, où il loue un petit appartement, puis décroche un poste de journaliste au magazine *Jeune Afrique*, dont il deviendra plus tard rédacteur en chef. Sa famille le rejoint quelque temps après. L'année 1976 marque le début d'un nouveau chapitre, qui s'écrira désormais exclusivement en français. Lui qui avait commencé sa carrière en arabe admettra être passé d'une langue à l'autre au gré des « hasards de la vie ».

Prix Goncourt 1993

« Il est probable que si je n'avais pas été contraint de quitter mon pays, je n'aurais pas consacré ma vie à la littérature. Il a fallu que je perde mes repères sociaux et toutes les ambitions évidentes liées à mon milieu, pour que je cherche refuge dans l'écriture », confie-t-il dans *Origines* (Grasset, 2004). En 1983, il publie son premier essai, *Les Croisades vues par les Arabes* (Jean-Claude Lattès), où il marque les esprits en racontant les événements à travers le regard des chroniqueurs arabes de l'époque. Mais c'est son premier roman, *Léon l'Africain* (1986), qui le propulse véritablement dans la cour des auteurs en vue. Riche de ses origines multiples, Amin Maalouf s'inspire des histoires transmises à l'oral par ses aïeux. Dans *Le Rocher de Tanios*, son pays natal devient non seulement le décor de son récit, mais bel et bien son personnage principal. Le roman, sorti trois ans après la fin de la guerre civile, fait un tabac en France, et ce avant même d'obtenir le prestigieux Prix Goncourt, en novembre 1993. « J'avais besoin de laisser mûrir les choses. Là, j'ai senti que c'était le moment d'en parler », expliquera-t-il dans une interview au magazine *Prestige*.

Il m'arrive de dire que ma patrie est l'écriture

Après dix-sept ans d'absence, il revient à Beyrouth pour la première fois. « À l'annonce du prix, les gens [au Liban] ont réagi d'une manière incroyable (...) les voitures klaxonnaient dans les rues (...) C'est comme si la bien-aimée, après des années d'éloignement et de malentendus, m'avait manifesté bruyamment son affection ; il fallait que j'aïlle vers elle, et que je la serre dans mes bras », confiera-t-il à

Egi Volterrani. L'emballement est tel qu'il affirme même, le 30 novembre 1993 dans nos colonnes, avoir « envie de diviser (son) temps entre la France et le Liban », envisageant la maison familiale de Ain el-Qabou comme pendant à sa tanière de l'île d'Yeu, où il se retranche de longs mois pour écrire. Un vœu pieux...

« Je vis depuis vingt-deux ans sur la terre de France (...), j'écris mes livres dans sa langue, jamais plus elle ne sera pour moi une terre étrangère. Moitié français, donc, et moitié libanais ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitié, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre », écrit-il dans *Les Identités meurtrières* (Grasset, 1998), dans lequel il questionne la notion d'identité qu'il perçoit comme non figée.

Écrivain traduit en plus d'une cinquantaine de langues, il cultive pourtant une discrétion en décalage avec son temps. « C'est quelqu'un qui ne parle pas beaucoup, qui réfléchit longuement et, lorsqu'on le sollicite, prend le temps de répondre de manière juste et mesurée. Je ne l'ai jamais vu énervé », confie son neveu, le trompettiste franco-libanais Ibrahim Maalouf. Et c'est peut-être dans *Origines* (Grasset, 2004) que l'écrivain se livre pour la première fois. Dans cette quête identitaire dans laquelle il remonte aux sources de sa famille depuis le XIXe siècle, il relate sa vie et celles de ses proches, évoquant sa blessure. Celle de « l'exilé » : « Il m'arrive de dire que ma patrie est l'écriture, c'est vrai... c'est là que je me suis établi, c'est là que je respire, c'est là que je mourrai. »

Le roulement du « R »

Le 23 juin 2011, alors que sa région de naissance connaît un bref sursaut d'espoir dans le sillage des soulèvements populaires des printemps arabes, Amin Maalouf fait son entrée à l'Académie française, créée en 1634 par Richelieu afin d'accueillir l'« âme de la langue française ». Après plusieurs tentatives manquées, l'écrivain est finalement élu au fauteuil de Claude Lévi-Strauss, auteur « emblématique » qui le renvoie à ses lectures étudiantes. Le passé plane comme une ombre sur ce moment ultrasolennel. Une vingtaine de ses amis d'enfance ont fait le déplacement depuis Beyrouth pour assister à la traditionnelle remise de l'épée. Amin Maalouf fait raisonner son accent dans l'enceinte de l'institution, mais en réfute l'exotisme. « N'est-ce pas ainsi que s'exprimaient La Bruyère, Racine et Richelieu, Louis XIII et Louis XIV, Mazarin bien sûr, et avant eux, avant l'Académie, Rabelais, Ronsard et Rutebeuf ? Ce roulement ne vous vient donc pas du

Liban, il vous en revient », clame-t-il face à la Compagnie. Tandis que les pays arabes se dirigent de plus en plus sûrement vers un « naufrage » annoncé, l'Académie fait office de refuge, dernier îlot de résistance face à la marche accélérée de l'histoire. L'homme y incarne « un mélange de sagesse, d'expérience et d'amour de l'institution », dit de lui Daniel Rondeau, écrivain, académicien et ami. « Un patriote de l'Académie », qu'il aime au point d'en avoir fait le sujet de l'un de ses derniers essais (*Un fauteuil sur la Seine : quatre siècles d'histoire de France*, Grasset, 2011), et dont il est désormais le secrétaire perpétuel.

Dans le même temps, la distance le séparant de sa terre natale est de plus en plus manifeste. En 2013, au Salon du livre francophone de Beyrouth, il assure rêver d'un Liban où la coexistence prévaut, un « rêve qui devrait se réaliser ». Mais tandis que le pays s'enfonce dans une suite de crises sans fin, l'écrivain assiste, impuissant, à la faillite de l'idée libanaise. Par désenchantement ou détachement, « il n'est plus revenu au Liban depuis, déclinant toutes les invitations professionnelles », confie une connaissance ayant requis l'anonymat.

D'une langue à l'autre, au gré des « hasards de la vie »

Au Liban, cette figure jusque-là consensuelle, érigée en icône nationale à l'instar d'une Feyrouz ou d'un Khalil Gibran, se met en porte à faux vis-à-vis d'une partie de l'opinion publique suite à une interview accordée, en juin 2016, à la chaîne israélienne i24. Lui « qui connaît si bien l'atmosphère toxique du pays et les enjeux politiques », selon l'une de ses amies, ne commentera jamais l'épisode. Ils seront néanmoins nombreux à le faire pour lui. « Si Maalouf n'a pas saisi l'identité de la chaîne, il doit présenter des excuses pour son erreur aux Palestiniens ainsi qu'au peuple libanais et à toute la nation arabe », estime le mouvement pro-palestinien Boycott, Divestment, Sanctions. Les médias du 8 Mars vont plus loin encore, s'emparant de la polémique afin de lancer une campagne à charge contre celui que le quotidien pro-Hezbollah *al-Akhabar* présente comme « Léon l'Israélien ». Les années qui suivent sont surtout celles de l'institutionnalisation d'un homme qui, de plus en plus, cultive une forme de distance vis-à-vis de la chose publique. « Il est réservé quant à la prise de position politique : comme tous ceux qui ont rêvé de changement, c'est un déçu », dit de lui Tarek Mitri. Amin Maalouf contemple le monde depuis le quai de Conti, où il se rend chaque jeudi pour la rencontre hebdomadaire des immortels, ou depuis son île. « Le pays dont l'absence m'attriste et m'obsède, ce n'est pas celui que j'ai connu dans ma jeunesse, c'est celui dont j'ai rêvé et qui n'a jamais pu voir le jour », résume Adam dans *Les Désorientés*.